

Elle n'est nullement la preuve du caractère progressiste de la bourgeoisie nationale, mais l'issue d'une pression énorme des masses.

Quant aux deux autres mesures du gouvernement Belaunde: la première touche environ 20 % des profits bancaires, et renforce le pouvoir d'Etat, la seconde favorise l'industrie de la construction et plus généralement toutes les industries « en pointe » qui créent des nouvelles usines ou agrandissent les anciennes.

Sans doute certaines de ces mesures sont prises au dépend d'une partie de la bourgeoisie, et notamment de la partie la plus rétrograde.

Dès qu'apparût avec l'engagement d'une guerre de guérilla un véritable danger pour celui-ci, la bourgeoisie « progressiste » fit appel aux pires formes de répression. Une guerre d'extermination avec les troupes régulières, les avions, fut déclarée aux guérillas. Des bombardements massifs eurent lieu. L'Etat de siège fut décrété. Tout guérillero pris, les armes à la main, fusillé sur-le-champ. Une peine de prison de dix ans frappe quiconque apporte une aide aux guérillas.

Ce sont là les réflexes de défense nécessaires à une bourgeoisie faible sans véritable assise économique, et dont le pouvoir ins-

Immédiatement, les couches réactionnaires démasquèrent leurs buts: désarmement des ouvriers, dénationalisations, restitution des terres aux grands propriétaires fonciers.

En mai, après avoir offert aux enseignants quelques avantages, afin de briser le front, la junte expulsa le leader syndical Lechin espérant pousser les mineurs à une action isolée. Mais le mouvement ouvrier se montra fermement uni.

La junte militaire a actuellement recours aux pires moyens de répression (allant jusqu'à l'assassinat), pour décapiter le mouvement ouvrier. Les collisions sanglantes ont lieu avec les troupes. Les généraux ont dû abandonner tout semblant de « démocratie ».

C'est l'oppression pure et simple dans toute sa violence, à laquelle doivent faire face les masses laborieuses boliviennes comme

De ces conditions concrètes, le mouvement révolutionnaire doit tirer les leçons. La façade « démocratique bourgeoise » garantissant les libertés démocratiques les plus élémentaires ne peut être conservée longtemps. A la première alarme, la bourgeoisie doit se défendre avec les armes, si elle ne veut disparaître. Elle définit ainsi le terrain où devra se dérouler toute lutte de classe, pendant une grande partie de sa

en noyaux de guerrilleros armés, opérant avec mobilité grâce au soutien actif de la population.

La guerre des guérillas est la forme la plus appropriée que prend la lutte des masses paysannes dans les conditions d'illégalité où la contraint la bourgeoisie.

Elle trouve donc sa justification dans la situation sociale (la majorité de la population est constituée de paysans sans terre), politique (nécessité de recourir immédiatement aux armes contre la bourgeoisie) et géographique (le relief et la végétation donnent l'avantage aux petits groupes contre l'armée régulière).

Ainsi du moins l'entendaient les révolutionnaires cubains. Mais le triomphe même de la révolution cubaine a amené en Amérique Latine la prolifération de groupes de guerrilleros se réclamant du castrisme, mais qui, calquant mécaniquement les formes de lutte cubaine, ne tenaient nul compte des conditions objectives. Au lieu d'être l'avant-garde des masses, ils agissaient seuls et se trouvaient rapidement écrasés dans le sang.

Pour les Marxistes, au contraire, à commencer par les Cubains, la guerre de guérilla répond à certaines conditions objectives.

« Naturellement, ce n'est pas la seule impulsion du foyer de guérilla qui suffit à rassembler toutes ces conditions nécessaires à la révolution, écrit le Che, il faut toujours considérer que l'établissement et la consolidation du premier foyer nécessitent un minimum de conditions favorables », et il ajoute :

« Lorsqu'un gouvernement est arrivé au pouvoir par une consultation populaire, et maintient une apparence au moins de légalité constitutionnelle, la guerre de guérilla ne peut éclore, car toutes les possibilités légales n'ont pas été épuisées. »

La véritable stratégie révolutionnaire réside dans la combinaison de toutes les formes de luttes sur une base de classe: la victoire de la Révolution en Amérique Latine dépend de la combinaison des luttes du mouvement paysan avec les luttes ouvrières. En effet, nous l'avons vu, le trait spécifique de beaucoup de ces pays est le relatif développement de la classe ouvrière, et c'est à elle que revient la direction du processus révolutionnaire. Dans de telles conditions, voir dans la guérilla paysanne la seule forme de lutte révolutionnaire, est évidemment une absurdité.

La classe ouvrière argentine, nombreuse et dynamique, malgré les échecs et les désillusions du Péronisme, sera le pilier de la Révolution dans ce pays. En Bolivie, la victoire révolutionnaire ne pourra être acquise que par la lutte conjuguée de la paysannerie pour les terres et des mineurs qui occupent et défendent les lieux de travail, les armes à la main. Le haut degré de conscience révolutionnaire de ces derniers fait d'eux la classe d'avant-garde.

Mais, même là où le mouvement paysan joue le premier rôle, ne saurait être prônée toujours la

guerre de guérilla. Celle-ci naît de la rencontre des masses exaspérées par une crise aiguë avec une avant-garde révolutionnaire entraînée venue de l'« extérieur ». Mais si, comme au Pérou, les masses paysannes elles-mêmes sont déjà organisées, regroupées en syndicats, et constituées en milices paysannes qui permettent une effective occupation des terres, de créer, comme le fait actuellement le M. I. R., des foyers de guérilla parallèlement à ces organisations, et au départ, sans liens avec elles peut provoquer une hémorragie de cadres d'avant-garde sans que le contact soit trouvé avec les masses actuellement dans une période de reflux partiel. C'est toutefois un facteur considérable d'ébranlement du pouvoir bourgeois que prouve assez la vigueur de la réaction.

Le recours à la lutte armée est évidemment inévitable pour la conquête du pouvoir dans tous les Etats d'Amérique latine, mais l'épreuve de force ne peut être lancée que si les masses y sont prêtes.

En effet, si pendant quelque temps, du fait de la faiblesse de la bourgeoisie et de la puissance des masses en mouvement, peut subsister une situation de double pouvoir où le peuple en arme contrôle une partie du pays tandis que la bourgeoisie domine l'autre (c'est le cas des mines de Bolivie, et des maquis de Colombie). Une telle situation ne peut s'éterniser et elle doit se résoudre par l'écrasement de la bourgeoisie ou celui des masses laborieuses.

La tâche des révolutionnaires se trouve encore compliquée par le cours de plus en plus agressif de l'impérialisme U.S. Si la révolution cubaine a offert un exemple aux masses, elle a aussi donné un sérieux avertissement aux bourgeoisies et aux impérialistes.

On sait qu'ils ont pendant longtemps considéré comme pur folklore les guérillas cubaines. Ils savent maintenant à quoi s'en tenir.

L'attitude de plus en plus brutale du gouvernement U.S. vis-à-vis des mouvements de libération nationale, risque de transformer toute révolution isolée en un nouveau Saint-Domingue. Par l'envoi massif de « marines » et s'il le faut de bombardiers, les impérialistes sont prêts à arrêter partout une révolution triomphante. C'est seulement la coordination des luttes généralisées sur tous les fronts qui permettra de tenir en échec une telle politique. Aussi une direction révolutionnaire de l'Amérique Latine fait-elle cruellement défaut.

Toutefois, le triomphe de la Révolution, objectivement possible à l'échelle du continent sud-américain dans les années prochaines si les révolutionnaires parviennent à organiser et à coordonner les luttes, en même temps qu'il ouvrira à plus de deux cents millions d'hommes la possibilité d'une amélioration rapide de leur sort, sera un pas décisif dans l'ébranlement de la forteresse impérialiste U.S. et rapprochera par là considérablement le moment du triomphe du socialisme à l'échelle mondiale.

ION MONTE QUE LATINE

table est sans cesse remis en question.

Pour conserver son pouvoir, la bourgeoisie, chassée par les masses de sa dictature « démocratique » répond par la dictature militaire soutenue par les Yankees. C'est l'image qu'offre aujourd'hui la Bolivie.

A la fin de juin 1964, le régime petit-bourgeois de Paz Estensoro, était remplacé par une junte militaire sous la direction du Général Barrientos. Que s'était-il passé ?

Le coup d'Etat militaire est intervenu à la suite d'une montée grandissante du mouvement des masses commencé par la grève des enseignants soutenus par les étudiants et qui avait pris une importance énorme avec la participation des mineurs et d'une partie du prolétariat.

Le pouvoir d'Estensoro s'avérait incapable de contrôler les régions minières occupées par les mineurs en armes. L'armée, démoralisée devant la résistance populaire, commençait à faiblir — les forces sûres étaient insuffisantes.

C'est dans ces conditions qu'eut lieu le coup d'Etat « préventif » qui, en l'absence d'une direction révolutionnaire puissante cassa le mouvement.

durée, jusqu'à la prise du pouvoir: celui de la lutte armée.

La stratégie générale de la révolution latino-américaine se fonde sur l'analyse de classe de cette société. Elle ne saurait en aucun cas consister à « soutenir » une « bourgeoisie nationale » instable, qui ne se lie temporairement aux masses qu'à cause de sa faiblesse et dont les intérêts fondamentalement divergents, ont tôt fait de réapparaître.

Cette erreur de soutien à la « Révolution » démocratique bourgeoise ou de son acceptation tacite, les P. C. d'Amérique Latine l'ont trop souvent commise (les exemples les plus récents sont l'attitude opportuniste vis-à-vis de Belaunde ou du gouvernement bolivien qui mènent aujourd'hui la répression la plus sanglante contre le peuple. Ils se sont ainsi discrédités aux yeux des masses.

La politique de soutien à la bourgeoisie nationale et de « passage pacifique » revient à renoncer en fait à la Révolution.

La révolution cubaine a marqué un tournant important dans la stratégie du mouvement révolutionnaire en Amérique Latine.

Elle a montré en effet, par la pratique, le rôle décisif que pouvait jouer l'avant-garde constitué